

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

E. LEVASSEUR

Rapport de M. Levasseur sur le congrès de Saint-Pétersbourg

Journal de la société statistique de Paris, tome 14 (1873), p. 23-28

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1873__14__23_0

© Société de statistique de Paris, 1873, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

Rapport de M. Levasseur sur le congrès de Saint-Petersbourg (1).

Le Congrès international de statistique a tenu cette année sa huitième session à Saint-Petersbourg.

Il compte aujourd'hui au nombre des institutions scientifiques de ce genre les plus anciennes et les plus solides : il a vingt ans d'existence. Des statisticiens éminents, entre autres MM. Quetelet et Visschers, de Belgique, et Porter, l'ancien chef de la statistique au *Board of Trade*, d'Angleterre, auteur de *The progress of the nation*, en avaient conçu la pensée pendant l'exposition universelle de Londres, en 1851, c'est-à-dire la première fois qu'une fête de l'industrie rassemblait les produits et attirait les savants du monde entier. L'exécution ne se fit pas attendre longtemps ; en 1853, le Congrès se réunit à Bruxelles sous la présidence de M. Quetelet, et avec le concours très-actif de MM. Heuschling, Visschers et Ducpétiaux ; sans les événements de décembre 1851, en France, il se serait même probablement réuni un an plus tôt. M. Quetelet devait cet honneur non-seulement à l'initiative qu'il avait prise et au zèle qu'il avait déployé pour organiser la session, mais au mérite de ses nombreux travaux ; il avait, un des premiers, comme en France les Dupin, les Guerry de Champneuf, les Moreau de Jonnés, dirigé la statistique dans une voie qui devait l'élever à la hauteur d'une science morale ; il avait déjà, dans diverses brochures, publié les éléments de son remarquable ouvrage, la *Physique sociale*, qui a été un de ses principaux titres aux suffrages de l'Académie lorsqu'elle l'a, cette année, élu associé étranger.

Depuis 1853, les sessions se sont régulièrement succédées, et la plupart des grandes capitales de l'Europe ont donné l'hospitalité au Congrès de statistique : Paris, Vienne, Londres, Berlin, Florence, la Haye.

Aucune ne l'avait fait avec autant de magnificence que la Russie ; le témoignage des plus anciens membres du Congrès est unanime à cet égard. Les chemins de fer avaient offert aux étrangers le libre parcours sur leurs lignes ; la ville de Saint-Petersbourg leur avait fait préparer des logements ; les deux autres capitales de l'Empire, Moscou et Varsovie, ont suivi l'exemple ; la société russe et la société polonaise leur ont prodigué les fêtes et les ont séduits par leurs prévenances et par la cordialité de leur accueil ; la grande-duchesse Hélène, la patronne des arts et des œuvres de bienfaisance en Russie, a ouvert ses salons aux membres du Congrès qui

(1) Ce rapport a été présenté à l'Institut (Académie des sciences morales et politiques, séance du 26 octobre 1872).

ont pu le soir venir s'y reposer au milieu des fêtes après les travaux de la journée; ou même y continuer les discussions inachevées. L'empereur de Russie avait déclaré que voulant donner une marque insigne d'intérêt pour les travaux du Congrès international de statistique, « il nommait le grand-duc Constantin Nicolaievitch président d'honneur de la huitième session. » Le grand-duc, qui aime et qui cultive les sciences, n'a pas été seulement un président honoraire; il a ouvert lui-même la session par un discours (1) sur le rôle et sur l'importance de la statistique qui a été fort vivement applaudi et qui méritait de l'être, et il a suivi jusqu'à la fin tous les débats de l'assemblée générale avec autant d'exactitude qu'il a mis de bonne grâce et d'affabilité à faire les honneurs du palais de l'empereur et de son propre palais.

La commission organisatrice avait de son côté laborieusement préparé le travail du Congrès; sur chacune des questions mises à l'ordre du jour, des recherches de statistique comparée avaient été faites, et des résolutions longuement motivées étaient proposées dans une série de rapports dont plusieurs font honneur à leurs auteurs; l'ensemble de ces rapports forme un fort volume in-4°. Le mérite de cette œuvre préparatoire revient surtout au directeur du comité central de statistique de Russie, M. P. de Semenov, également connu dans le monde savant comme voyageur et comme statisticien, qui partageait la vice-présidence de la commission avec le prince Lobanow-Roslowski et le général Grech, adjoints l'un du Ministre de l'intérieur, l'autre du Ministre des finances, et qui, avant comme durant le Congrès, s'est multiplié pour préparer ou pour soutenir les débats, et pour ordonner les fêtes comme les travaux. Il a trouvé d'ailleurs d'excellents collaborateurs dans ses collègues MM. Buschen, chef des travaux de statistique au ministère des finances, Lamansky, directeur de la banque de l'État; Thœrner, membre du conseil de statistique; Jahnson et Wreden, professeurs de statistique à l'Université de Saint-Pétersbourg; Poggenpoth, chef de section au département des postes; le général Forsch, chef du bureau topographique de l'état-major, et d'autres dont les travaux et les opinions seront utilement consultés par les statisticiens dans le volume préparatoire et plus tard dans le compte-rendu détaillé de la session.

On pouvait craindre néanmoins que le choix de la capitale la plus éloignée du centre de l'Europe ne fût pour beaucoup de savants une cause d'abstention. Mais la distance n'est plus aujourd'hui un obstacle, et l'éloignement même était peut-être pour quelques-uns un attrait de plus; en tout cas, la session de Saint-Pétersbourg n'a-t-elle rien à envier à ses aînées sous le rapport de l'affluence des étrangers. Au Congrès de Bruxelles, en 1853, il y avait 152 membres présents dont 65 étrangers. A Florence, en 1867, sous le beau ciel de l'Italie, on comptait 84 étrangers; à la Haye, en 1869, 115; cette année, à Saint-Pétersbourg, sur un total de 756 membres du Congrès, il y avait 128 étrangers dont 45 avaient le titre de délégué officiel.

Quelques vétérans manquaient, et leur absence a été regrettée. Mais le plus ancien de tous, le promoteur du premier Congrès, M. Quetelet, n'avait pas hésité à affronter les fatigues du voyage pour venir recueillir à Saint-Pétersbourg, comme dans les autres sessions, les hommages dus à sa longue carrière scientifique et au mérite philosophique de ses publications. M. Engel, directeur du bureau de la statistique en Prusse, qui est assurément aujourd'hui l'un des hommes les plus profondément versés dans les études statistiques et un de ceux qui travaillent avec le plus

(1) Ce discours a été inséré dans le numéro de septembre 1872.

de succès à en faire sortir une science nouvelle, la démologie ou science de l'homme social ; M. Farr qui, depuis de longues années, dirige le département de la statistique au registre général de la population en Angleterre, avaient été fidèles au rendez-vous et ont pris, avec M. de Semenow, la plus grande part dans les discussions de l'avant-Congrès. On y remarquait aussi M. Berg, directeur de la statistique en Suède, et l'un des doyens de la science, M. Correnti, ancien ministre et député au Parlement italien, M. Baumhauer, chef de la statistique des Pays-Bas, MM. Max Werth et Bodenheimer, de Suisse, M. Ficker, d'Autriche, MM. Keleti et Hunfalvy, de Hongrie, M. Mayr, chef de bureau de la statistique en Bavière, M. Kiørn, de Norvège, M. Bodio, directeur du bureau royal de statistique d'Italie. Plusieurs États de l'Amérique avaient confié à des savants européens le soin de parler en leur nom ; quelques-uns, comme le Brésil, avaient un envoyé particulier ; les États-Unis en avaient cinq, parmi lesquels MM. Barnes, de New-York, et Young, de Washington ; l'Égypte avait deux délégués ; le Japon lui-même était représenté dans cette réunion, où une seule des cinq parties du monde, l'Océanie, ne figurait pas.

La France comptait plusieurs représentants dans ces réunions scientifiques : M. Worms, professeur de droit, y était délégué par le ministère de l'instruction publique ; M. Caignon, délégué du ministère des finances, a été nommé secrétaire par la quatrième section et chargé d'un des rapports que cette section a eu à présenter à l'assemblée générale ; M. Block, qui est du petit nombre de ceux qui ont pris une part active aux huit sessions du Congrès et à qui ses travaux ont donné une grande notoriété auprès de tous les statisticiens de l'Europe, a été élu secrétaire de l'avant-Congrès et vice-président de la troisième section ; M. Yvernès, qui continue avec tant de zèle au ministère de la justice l'œuvre de statistique commencée par MM. Guerry et Arondeau, et qui en est récompensé par l'estime dont jouissent l'œuvre et l'auteur, a été un des vice-présidents de la cinquième section, et rapporteur du projet relatif à la commission permanente.

Notre confrère, M. Deloche, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et directeur de la statistique générale de France, service qui depuis l'origine est rattaché chez nous au ministère de l'agriculture et du commerce, avait sa place marquée parmi les représentants les plus autorisés de la statistique officielle. Mais les médecins lui ont interdit de la manière la plus formelle d'entreprendre ce voyage, à la suite de la maladie dont il commençait à peine à se rétablir. Ses amis et les organisateurs du Congrès l'ont vivement regretté. Nous l'avons remplacé comme délégué du ministre de l'agriculture et du commerce et comme organe de la statistique générale de France ; nous pouvons ajouter comme vice-président de section et vice-président de l'assemblée générale. C'est ainsi que nous avons eu à présenter au Congrès la statistique de l'industrie et les autres publications du ministère de l'agriculture et du commerce ; nous lui avons offert en même temps quelques travaux particuliers, ceux de laborieux collaborateurs de M. Deloche, dont M. H. Passy a déjà entretenu l'Académie, les *Notions générales de statistique* de M. Flechey, les cartes statistiques de la population, de l'agriculture et de l'industrie, dressées par M. Loua, sous-chef du bureau de la statistique, et l'atlas de la population française, par le docteur Bertillon, dont les premières cartes seulement ont paru. C'est aussi au titre de délégué de la statistique générale que nous avons dû, conformément à l'usage établi par le Congrès de rappeler le souvenir des membres morts depuis la dernière session, parler d'un de nos savants les plus dis-

tingués que la mort a enlevé avant l'âge, M. Jules Duval. Nous aurions dû rendre le même hommage à la mémoire de M. Moreau de Jonnés : la pieuse amitié de M. Bamhauer pour le défunt nous a prévenu.

Il y a eu deux parties distinctes dans la session de Saint-Pétersbourg : l'avant-Congrès et le Congrès lui-même, qui s'est subdivisé en assemblées de sections et en assemblée générale.

L'avant-Congrès, composé seulement des délégués officiels, et par conséquent ayant un caractère administratif et pratique, avait deux questions à traiter : la publication de la statistique internationale et la création d'une commission permanente.

Il y a trente et quelques années, un écrivain français, parlant du peu de certitude des notions de statistique générale qu'on possédait sur notre pays, disait : « Puisqu'il est aussi difficile de rédiger une statistique de la France, on perdra tout espoir de voir paraître celle de l'Europe, travail qui aurait à surmonter tous les obstacles diplomatiques, et dont on ne viendrait peut-être jamais à bout sans le secours d'un Congrès (1). » Le Congrès a pensé de même ; durant plusieurs sessions, à Londres, à Berlin, à Florence, il a adopté la question, et, à la session de la Haye, il a enfin décidé d'entreprendre la statistique comparée de l'Europe. Assurément, si l'œuvre est réalisable, le Congrès ne pouvait pas former un projet plus utile à la science. Les longues colonnes de chiffres et les accumulations de faits numériques ne sont pas le dernier mot de la statistique ; ce ne sont que les éléments premiers de la science qu'il importe sans doute de recueillir avec précision et de classer avec méthode, mais dont il faut ensuite faire jaillir la lumière par le rapprochement et par la comparaison. Il y a des questions à propos desquelles on a entassé des montagnes de chiffres sans s'être élevé d'un degré vers la solution du problème, parce qu'on les a accumulés sans ordre. Il y en a beaucoup d'autres à propos desquelles il est difficile d'asseoir sur des notions solides un jugement général, parce que les faits ont été recueillis d'après des méthodes diverses, que la classification des nombres dans un pays ne correspond pas à la classification dans tel pays voisin. Quand on veut essayer sur un point de la science sociale une comparaison précise entre deux pays, on est le plus souvent arrêté dès le début par le manque absolu de documents ou par l'impossibilité de les comparer. Tous ceux qui se sont occupés de questions internationales savent que d'obstacles de ce genre on rencontre pour ainsi dire à chaque pas dans la statistique comparée, et combien sont bornées les connaissances positives que nous avons sur cette matière. Leur donner plus d'étendue et plus de solidité, rendre possible la comparaison des grands faits sociaux, population, agriculture, industrie, commerce, criminalité dans les États du monde civilisé, était donc une œuvre méritoire et le Congrès entreprenait d'élever à la science un monument digne de lui.

Comment le construire ? Les opinions avaient été partagées sur ce point. Les uns voulaient confier tout le travail à une seule personne qui aurait reçu de tous les bureaux de statistique les matériaux et en aurait au besoin provoqué l'envoi, les aurait disposés elle-même et aurait été l'architecte du monument. Mais quelle énorme tâche ! Qui, parmi les statisticiens officiels ayant à diriger les affaires de leur bureau, aurait eu le loisir de s'y consacrer tout entier pendant plusieurs

(1) *Dict. de la Conversation et de la Lecture*, v. Statistique.

années? Parmi les statisticiens non revêtus d'un caractère officiel qui aurait joui d'une autorité suffisante pour se faire délivrer les matériaux? N'ayant plus les honneurs de la publication, les chefs des bureaux de statistique auraient-ils consenti à se livrer au labeur ingrat des premiers dépouillements ou seulement à choisir et à envoyer les documents imprimés. Et d'ailleurs quel État aurait payé les frais?

L'avis qui prévalut fut la division du travail en vingt-quatre parts, conformément à une proposition faite par M. Engel. Chaque pays, c'est-à-dire chaque direction de la statistique, prit, suivant ses forces, une ou plusieurs parts : et se chargea ainsi de la rédaction d'un ou de plusieurs volumes. Ses collègues de tous les pays devaient, sur sa demande, lui fournir tous les matériaux, faire au besoin, des recherches spéciales et des enquêtes, et lui-même devait à son tour agir ainsi vis-à-vis des autres collaborateurs. Ainsi partagé, le fardeau ne dépassait pas les forces humaines; chaque statisticien, comme chaque État, payait sa dette, mais avait sa part de l'honneur, et le monument était construit. On se sépara avec l'espérance qu'on pourrait au prochain Congrès offrir une série de ces publications.

Le prochain Congrès, c'était le Congrès de Saint-Petersbourg. Aucune publication de ce genre n'y a été offerte et l'événement a semblé donner raison aux sceptiques qui, à La Haye, prédisaient que ce plan resterait lettre morte comme tant d'autres résolutions des Congrès antérieurs, parce que la mobilité du personnel des Congrès et même des administrations ferait nécessairement manquer par quelque côté l'ensemble de l'opération, parce qu'enfin la continuité du zèle d'un si grand nombre de collaborateurs était une chose douteuse et que beaucoup, rentrés dans leurs foyers, seraient distraits par d'autres affaires, parce que la réunion des matériaux de tant de pays divers était une œuvre beaucoup plus ardue qu'on le supposait et la possibilité de leur coordination méthodique dans des cadres uniformes, une espérance chimérique. Ces objections n'étaient assurément pas dénuées de fondement. Mais elles ne sont pas la condamnation de l'entreprise, non plus que le néant des publications présentées à la session de Saint-Petersbourg. Les terribles événements de l'année 1870 qui ont interrompu pendant près d'un an les communications internationales et qui ont jeté les grands États dans des préoccupations incompatibles avec les patientes recherches de la statistique, n'expliquent que trop l'absence de tout travail terminé. Plusieurs collaborateurs cependant s'étaient déjà mis à l'œuvre : nous avons vu en préparation le volume du territoire dont s'est chargé M. de Semenov; celui de la justice, qui est échu à M. Yvernès, est en partie imprimé. Sans doute, tous les collaborateurs ne s'acquitteront pas avec le même talent de leur tâche, et l'ensemble de la collection présentera de grandes inégalités. Sans doute, plus d'un ne s'en acquittera pas du tout, non par mauvaise volonté, car tous comprenant l'utilité de l'œuvre ont un même désir de bien faire, mais par suite des obstacles imprévus que tout projet humain est exposé à rencontrer, et la collection restera incomplète. Est-ce un motif suffisant pour ne pas l'entreprendre? Les volumes qui auront paru, quel que soit leur nombre, seront utiles; ce seront autant de questions sociales sur lesquelles on aura rassemblé, coordonné, analysé, comparé les documents avec soin et pour lesquelles on aura rendu les recherches faciles et fait pour ainsi dire la lumière.

Les statisticiens peuvent avouer sans honte leur ignorance sur la plupart de ces questions de statistique comparée; la difficulté même du travail est la meilleure preuve de son utilité; il est précieux pour un modeste savant et pour quiconque

veut se rendre compte des choses de n'avoir plus tard qu'un volume à ouvrir pour savoir ce que les directeurs de statistique officielle, s'aidant mutuellement et disposant d'un nombreux personnel, ont tant de peine aujourd'hui à recueillir. Aussi le Congrès ne s'est-il pas découragé. Il a quelque peu simplifié la tâche en décidant, sur la proposition de MM. Farr, Mayr et Bodenheimer, que « les collaborateurs seraient invités à employer, autant que possible, les formulaires adoptés antérieurement par le Congrès, que toutefois, ils étaient autorisés à les modifier dans le cas où la nature des matériaux disponibles l'exigerait » ; il a décidé, sur la proposition de MM. Sauveur et Levasseur, que, pour permettre d'apprécier la valeur relative des documents, « les auteurs auraient à indiquer avec soin la nature des sources où ils auraient puisé » ; sur la proposition de M. de Semenow, « que les collaborateurs auraient à communiquer le plan de leurs travaux aux bureaux de statistique des autres pays » ; il a réglé l'ordre géographique dans lequel les collaborateurs devaient, autant que possible, classer les États, de manière à faciliter les recherches ; il a étendu le nombre des collaborateurs en allégeant la tâche de ceux qui étaient trop chargés. En même temps, il a formellement maintenu « la décision antérieure d'établir une statistique internationale au moyen du travail collectif des bureaux de statistique. » Ces publications doivent être écrites en français ; les valeurs exprimées en francs, les mesures prises au système métrique. Il n'y a plus maintenant à délibérer. C'est en faisant qu'il faut prouver qu'il est possible de faire. Si, au Congrès prochain, il ne paraissait aucun volume, le retard n'aurait plus d'excuse et l'entreprise risquerait de se voir justement condamnée. Il appartient donc aux collaborateurs qui s'y sont dévoués de se mettre avec résolution à l'œuvre, de ne pas s'attarder dans la recherche d'une perfection impossible, mais de résumer des documents actuellement publiés et les documents inédits auxquels s'attachera un crédit suffisant et d'en tirer tout ce qu'il est possible dans l'état actuel des connaissances du monde civilisé, dans l'accomplissement de ce devoir, et il appartient au Gouvernement de les aider. La France a, dans son lot, la justice civile, la propriété non bâtie et une partie de l'agriculture ; il importe qu'elle ne manque pas à sa promesse et à la science. Le volume de la justice, confié à M. Yvernès, dont la statistique est regardée par les hommes spéciaux de tous les pays comme un modèle, est déjà assez avancé, avons-nous dit. Les autres volumes, dont la rédaction incombe au directeur de la statistique générale de France, n'ont pu être commencés jusqu'ici pour diverses raisons ; mais notre confrère, M. Deloche, qui est depuis peu de temps à la tête de ce service et qui a des auxiliaires sur l'intelligence desquels il peut compter, est bien décidé à mener le travail à bonne fin.

(La fin au prochain numéro).